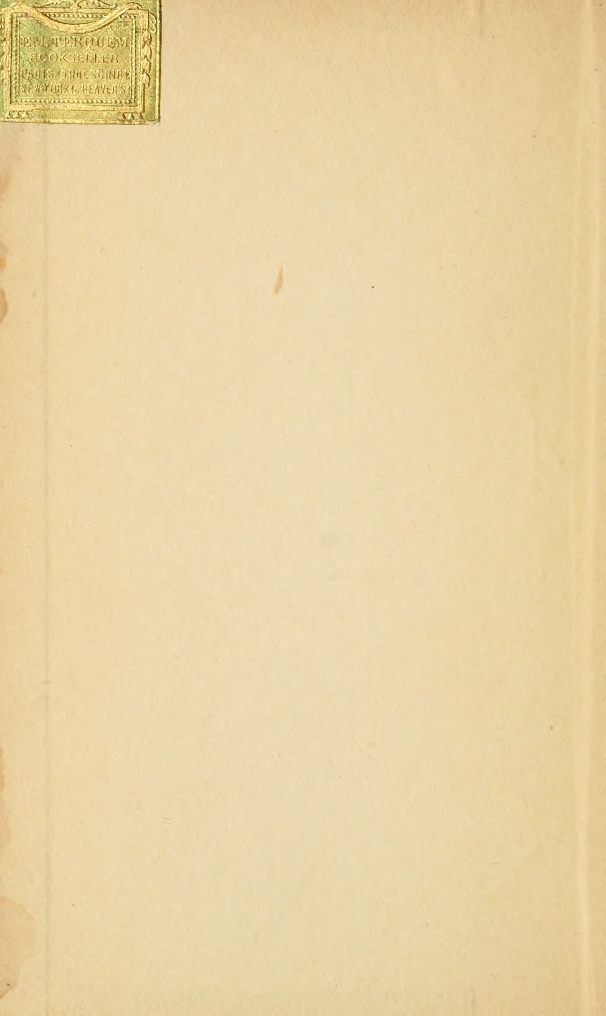



E. M. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS RUE SCRIBE
NEW YORK 16 BEAVER ST

25

LAMARTINE

DU MÊME AUTEUR

EN VENTE :

Fénelon et Madame Guyon, *documents nouveaux et inédits* (Paris, Hachette et Cie, 1907), 1 vol. in-16 broché. . . . . 3 fr. 50

Alfred de Vigny (*Académie française, prix d'éloquence 1906*), Essai accompagné d'une note bibliographique et de lettres inédites, 2e édition (Paris, Bloud et Cie, 1908). 1 vol. in-16 broché. . . . . 1 fr.

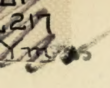
Une Vie de femme au XVIIIe siècle : Madame de Tencin (1682-1749), ouvrage couronné par l'Académie française (prix Marcelin-Guérin), 3e édition augmentée et corrigée (Paris, Hachette et Cie, 1910), 1 vol. in-16 broché. 3 fr. 50

EN PRÉPARATION :

La Chute d'un Ange, de Lamartine (Édition des grands écrivains de la France, deuxième série, dirigée par M. Gustave Lanson).

La Religion de J.-J. Rousseau, Essai sur la transformation des idées religieuses dans la littérature française, de Rousseau à Chateaubriand.

La Profession de foi du Vicaire savoyard, Édition critique d'après les manuscrits de Neuchâtel, Genève et Paris, avec une introduction et un commentaire historiques.



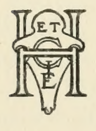
PIERRE-MAURICE MASSON
Professeur de Littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse).

LAMARTINE

ACADÉMIE FRANÇAISE

Prix d'Éloquence

1910



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1911

AVERTISSEMENT

Ce mince livret, que j'alourdis de quelques notes, avant de le laisser aller chez l'imprimeur, a été couronné par l'Académie française au vénérable concours d'« éloquence ». C'est la seconde fois que je reçois ce prix de son indulgente libéralité. On pensera, j'en ai peur, qu'il y avait quelque indiscrétion à venir de nouveau solliciter ses suffrages, et à paraître ainsi vouloir faire de l' « éloquence » une carrière. La chose n'est certes ni dans mes goûts, ni surtout dans mes moyens. Mais la tentation du sujet a été plus forte que mes scrupules. Sans être encore un vieillard, voilà longtemps déjà que je relis Lamartine. J'ai publié sur son œuvre des études partielles; d'autres sont en chantier. Et, à chaque lecture nouvelle, j'ai senti grandir en moi une admiration, qui,

pour être aussi vive que celle du plus fervent Lamartinien, a pris peut-être des chemins un peu différents. L'occasion m'a semblé précieuse de soumettre ces impressions au jugement de l'Académie, où Lamartine garde encore tant et de si éminents fidèles. Je les remercie d'avoir bien voulu donner à ces quelques pages la consécration de leur haute autorité.

P.-M. M.

Lay-Saint-Christophe,
30 août 1910.

LAMARTINE[1]

« Le métier de vivre, triste et beau métier » !
(Lettre à M. Dubois, 11 août 1850.)

PARFOIS encore aujourd'hui, dans un salon de province, près d'un piano, sur la musique « touchante[2] », mais un peu fade, de Niedermeyer, on entend une voix de jeune fille « laisser tomber ces mots » :

Un soir, t'en souvient-il ? Nous voguions en silence,
on n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
que le bruit des rameurs, qui frappaient en cadence
tes flots harmonieux[3].

1. Sauf indication contraire, les citations de Lamartine sont empruntées à la dernière édition publiée par la Société propriétaire des œuvres, Paris, Hachette, in-16.

2. Le Lac, Commentaire, *Méditations*, 79.

3. *Id.*, 76. Rappelons-nous que c'était ces mêmes strophes qu'Emma Bovary chantait à Léon, quand ils allaient promener leur amour sur l'eau ; cf. *Madame Bovary*, édition définitive, Paris, Conard, 1910, p. 354.

Un bref frisson de mélancolie glisse alors sur le salon ; et, pour avoir écouté avec un juste attendrissement l'immortelle et mélodieuse romance, les âmes « sensibles », qui ont la rêverie complaisante, se croient encore touchées du souffle « lamartinien ». Si pourtant, le meilleur de Lamartine n'était point là ! Si c'était lui faire tort et presque le méconnaître que de l'appeler « l'auteur du *Lac* » ! Ne garderons-nous donc de cette vie ardente qu'un soupir de lassitude ? de cette poésie tumultueuse que des strophes suaves, mais un peu frêles ? et ne verrons-nous qu'un harmonieux élégiaque en ce généreux, au cœur viril, à « l'âme intarissable »[1], qui connut toutes les audaces de l'action et les nobles ivresses du héros ?

1. Raphaël, *Recueillements*, 149.

I

LA POÉSIE ET LA VIE

On oublie trop peut-être qu'il avait vingt-sept ans, quand il vint « s'asseoir au bord du Lac ». Depuis longtemps déjà, cette âme précocement épanouie s'était dépensée en beaux rêves et en vers enthousiastes. Il faut lire ces premières « odes » et ces premiers « cantiques ». Une exaltation juvénile les soulève ; les désirs, les ardeurs, les adorations se pressent confusément dans « son cœur sans repos[1] » ; il voudrait être le torrent qui court, l'aigle qui monte, le tonnerre qui roule, « le coursier qui dit : Va ! », pour mieux sentir la vie universelle, et porter au Dieu qui l'attire une prière plus riche et plus émue. Quand, dans sa vieillesse, il relira ces strophes candides, il aura raison d'ajouter : « C'est la première goutte de ce ruisseau de

1. Cantique sur le torrent de Thuisy, *Souvenirs et Portraits*, I, 80.

poésie, qui devint plus tard les *Harmonies* »[1]. Mais le plus profond et le plus inexprimable de cette poésie adolescente n'a pas été versifié : c'est dans les chevauchées incertaines, dans les courses sans but et sans fin de ce jeune gars, ou l'hiver, dans les divines « ivresses » du patinage[2], qu'il s'est exhalé fiévreusement et presque follement :

O sommets de montagne ! air pur ! flot de lumière !
vents sonores des bois, vagues de la bruyère !
onde calme des lacs, flots poudreux des torrents,
où l'extase égarait mes yeux, mes sens errants,
où d'un bras convulsif. . . . .
j'embrassais, en pleurant, la racine des arbres,
et, me collant au sol, comme pour écouter,
je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter[3] !

Cette plénitude de vie ne demandait qu'à se déverser. Il aurait voulu faire quelque chose de sa forte jeunesse : la gloire des armes, l'enivrement de la parole publique le tentaient, et l'appelaient à l'action ; mais le père méprisait

1. *Souvenirs et Portraits*, I, 77.

2. *Confidences*, livre V, 95.

3. *Jocelyn*, VIe Époque, 179 ; cf. *Confidences*, livre VI, 110 : « J'ai peint dans *Jocelyn*... ce que j'ai éprouvé moi-même de chaleur d'âme contenue, d'enthousiasme pieux répandu en élancements de pensée, en épanchements et en larmes d'adoration devant Dieu, pendant ces brûlantes années d'adolescence ».

un peu le barreau, et la mère craignait « la licence des armées, si mortelle à l'innocence[1] » : « on voulait à toute force qu'il ne fît rien »[2]. Ainsi contraint à se replier sur soi-même dans une existence qui se partageait uniformément entre la campagne et la petite ville, ce cœur surabondant s'épuisait par son trop de sève, et s'attristait ; il devenait « fou, désespéré, enragé... Pour me donner le change, écrivait-il à un de ses amis, je me distrais : je marche, je vais, je cours de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, à midi, à minuit, par la pluie, par le soleil ; je tâche de tromper mon imagination, de la détruire, de la glacer, mais en vain ! Jamais je n'ai été hardi, ardent, entreprenant pour tout comme à présent. Dis un mot et je te suis sur l'heure au bout du monde »[3]. Quarante ans après, en lisant Luther, il y relèvera cette maxime, dont il avait expérimenté la vérité douloureuse : « Le cœur humain est une meule qui se broie elle-même, quand on ne lui donne rien à moudre »[4].

1. *Le manuscrit de ma mère*, 146.

2. Lettre à Guichard de Bienassis, 4 août 1809, *Correspondance*, I, 92.

3. Lettre au même, 19 août 1809, *Correspondance*, I, 94.

4. Discours du 9 avril 1850 sur le chemin de fer de Paris à Avignon, *La France Parlementaire*, Paris, Librairie internationale, 1864-1865, t. VI, p. 158-159.

L'histoire de sa jeunesse est tout entière dans ce mot. Cette âme vigoureuse se serait renouvelée en se dépensant : l'inaction sembla en éteindre la flamme ; et, prématurément lasse, fatiguée de sa stérilité, elle vint chercher refuge pour son découragement dans la mélancolie presque morne des *Méditations*.

Ce passage ne se fit point en un jour, ni sans souffrance, ni sans retours intermittents vers le passé. Il a conté cette crise décisive et angoissante, ces alternatives d'extase et de dégoût, dans ses lettres à Virieu, d'un élan si sincère, — confession d'une âme haute, qui sent son impuissance, et plus fortement encore sa noblesse. Il essaya donc de « se rapetisser, de s'avilir..., de suivre le gros du troupeau, qui mange et qui dort, et vit au jour la journée, sans s'inquiéter d'amour, ni d'avenir, ni de gloire »[1] :

Sans regrets, sans espoir, avancer dans la vie
comme un vaisseau qui dort sur une onde assoupie,
sentir son âme usée en impuissant effort,
se ronger lentement sous la rouille du sort,
penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre[2],

1. Lettres à Virieu, 31 octobre 1812, à Guichard de Bienassis, 8 décembre 1811, *Correspondance*, I, 207, 190.

2. Les Préludes, *Nouvelles Méditations*, 89.

telle était l'existence décolorée qu'il voyait autour de lui, et où il rêvait parfois d'étouffer et d'ensevelir ses ardeurs. Il les dispersa du moins dans des amourettes « sensibles », dans quelques banales idylles maconnaises ou napolitaines. Il connut pour un temps l'ennui de la petite garnison, qui acheva de le déprimer. Paris le prit enfin : il y chercha vaguement fortune dans les antichambres ; et, en attendant, faute de mieux, « s'y éreinta de bals et de soupers »[1]. En quête de succès mondains et de célébrité académique, il voulut être un « belles-lettré »[2]. Son La Harpe ou son Voltaire sur la table, il fit des vers suivant la recette du jour ; il rima des épîtres, des « impromptus préparés »[3], des poèmes didactiques, jusqu'à des tragédies et des épopées. Tout ce qu'il avait au cœur de passion insatisfaite, il tenta de l'affadir en des élégies voluptueuses sur le modèle de Bertin et de Parny[4]. Il eut une Elvire comme Parny une Éléonore[5] ; et l'on put

1. Lettre à Fortuné de Vaugelas, 2 mars 1816, *Correspondance*, I, 259.

2. Lettre à Virieu, septembre 1810, *Correspondance*, I, 148.

3. Lettres au même, 12 novembre 1808, 30 août 1810, *Correspondance*, I, 37, 144.

4. Préface des *Méditations*, p. xv.

5. C'est sous le nom d'*Elvire* que Graziella a d'abord été chantée : cf. A Elvire, Hymne au Soleil, *Méditations*, 26, 151,

craindre un instant qu'il n'abritât sous un nom facile des amours successives et sans générosité[1].

Mais l'idéal qui dormait en lui était trop vivace pour se suicider ainsi. Dans cette vie de jeune désœuvré, il y avait des sursauts d'espoir orageux et de désir inquiet : s'il revenait aux champs paternels, s'il y retrouvait la solitude excitatrice et libératrice, « il y retrouvait aussi tous les sentiments qu'il croyait à jamais perdus » : « Le croiras-tu ? — écrivait à Virieu ce jeune homme de vingt-quatre ans, un soir de novembre qu'il était venu se refaire à Milly, — je sens mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues et sublimes, et infinies, me passent en travers de la tête à chaque instant, le soir surtout, quand je suis comme à présent enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autres bruits que la pluie et les vents. Oui, je le crois, si, pour mon malheur je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais

et lettre de Mme Charles à Lamartine, 2 janvier 1817, ap. René Doumic, *Lettres d'Elvire à Lamartine*. Paris, Hachette, 1905, p. 31.

1. Sur ces débuts d'« homme de lettres », cf. mon étude : « La jeunesse de Lamartine », *Revue des cours et conférences*, 16 juin 1904.

autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends : Dieu sait tout ce qu'il contient[1] » ! Une autre allait bientôt le savoir. La femme si longtemps attendue, qui devait exalter en lui toutes ses puissances d'aimer, lui apparut enfin « au bord du Lac ». Elle ne voulut pas être dans sa vie une Elvire comme les autres, « une bonne femme, pleine de cœur », qui se contenterait de « l'aimer jusques à en mourir », une nouvelle Graziella, qui lui donnerait quelques heures de joie, et qu'il ensevelirait plus tard dans une strophe mélancolique : elle voulut l'avoir tout entier et pour toujours[2]. Déjà mourante, elle lui fit connaître le plus haut des amours humains, un amour purificateur, où la pensée de la mort mettait une ardeur suprême ; puis, loin de lui, elle mourut, épuisée et toujours amoureuse, lui laissant, comme « souvenir » et comme « espérance », un crucifix.

Les *Méditations*[3] naquirent une à une dans

1. Lettre à Virieu, 30 novembre 1814, *Correspondance*, I, 241-243.

2. Lettre de Mme Charles à Lamartine, 2 janvier 1817, ap. René Doumic; *Lettres d'Elvire*, op. cit., 31-32.

3. J'entends ici, sous ce nom, les pièces qui sont inspirées par l'amour de Julie ou postérieures à sa mort ; et, dans les deux recueils qui portent le titre de *Méditations*, ce ne sont ni les seules, ni même, dans le premier, les plus nombreuses.

ces mois si brefs, où, comblé d'amour, mais, « demandant en vain quelques moments encor »[1], il sentait l'irréparable approcher; puis, après l'époinçonnement brutal de la douleur, dans ces années plus lentes, où un cher souvenir, agrandi en culte, lui renouvelait le cœur en le sanctifiant. Cet amour terminé par un « martyre »[2], le ramène au grand mot « d'infini »[3], qu'il avait épelé dans ses premiers balbutiements de poète ; mais ce ne sont plus les cantiques exhubérants de jadis : il ne se perd dans l'infini que pour tout supprimer autour de lui ; c'est un « isolé » volontaire, comme il le marque à la première page de son recueil. Les bois, le ciel et les eaux ont perdu, pour lui, leur familière séduction :

Un seul être leur manque et tout est dépeuplé.
. . . .
Je parcours tous les points de l'immense étendue,

1. Le Lac, *Méditations*, 77.

2. Il me parait évident que le « martyr », sur qui reposa « le crucifix », est la mourante elle-même. Il faut se rebeller contre des commentateurs trop ingénieux, qui voudraient ici substituer à Elvire le Dr Alin ou l'abbé de Kéravenant : cf. Pierre MARTINO, « Notes sur la composition du *Crucifix* », *Revue Universitaire*, 15 mars 1905, et Léon SÉCHÉ, *Lamartine de 1816 à 1830*. Paris, *Mercure de France*, 1906, p. 178.

3. Lettre à Virieu, 11 octobre 1818, *Correspondance*, I, 341 : « Tu as trouvé en effet le vrai mot, *l'infini*. Je l'avais dit souvent sans m'y fixer », etc.

et je dis : nulle part le bonheur ne m'attend.

. . . .

Qu'importe le soleil ? Je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
mes yeux verraient partout le vide et les déserts.
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
je ne demande rien à l'immense univers.

C'est le gémissement d'une âme qui ne vit qu'en soi ; c'est une poésie qui ne contient que le poète, sa douleur et son espoir. Ce qu'il cherche dans la nature, c'est la consolation et l'ensevelissement de *son* cœur en deuil ; son désir tourmenté de la foi est surtout une aspiration vers l'éternité réparatrice, qui *lui* rendra pour toujours « ce qu'*il* a tant pleuré » ; et ainsi tous les sentiments groupés autour de sa tristesse amoureuse sont des sentiments de solitaire, qui veut s'endormir dans la solitude désolée de son âme[1].

Mais ce ne fut dans la vie de ce poète encore jeune qu'un automne provisoire, où

le cœur en lui-même se chauffe et se resserre,
et recueille sa sève en cette demi-mort,
pour couler au printemps, plus abondant, plus fort[2].

1. L'Isolement, *Méditations*, 3-5. Le texte définitif est : « ce que j'ai tant *rêvé* » ; « *pleuré* » est la première rédaction (*Correspondance*, I, 332).

2. *Jocelyn*, IVe Époque, 114.

La gloire lui vint, et la fortune aussi: il trouva dans un mariage sérieux la solidité d'affection et le bonheur calme; il vécut dans les ambassades d'Italie, près de la mer infinie et bleue, des années faciles et épanouies; la foi retrouvée et pratiquée pacifia son cœur inquiet; le ciel de Naples l'enveloppa d'une atmosphère d'allégresse ;

> et, de ce lac de joie où Dieu l'a retrempée[1],

son âme ressortit ardente et pieuse comme au jour de son adolescence, avec plus de liberté dans la prière et plus d'audace dans l'élan. Un enthousiasme de gratitude pour le Dieu de la vie universelle emplit son âme dilatée, et s'épancha dans des *Te Deum* sans fin. L'*Invocation*, qui ouvre les *Harmonies*, indique en mots précis cette orientation nouvelle : c'est un adieu repentant à ses vers profanes, et c'est la consécration de sa harpe

> au seul digne, au seul saint, au seul grand, au seul [bon[2].

Est-ce par modestie de croyant qu'il a refusé à ces *Harmonies* le titre de *Psau-*

1. *Chute d'un Ange*, XVe Vision. 386.
2. Invocation, *Harmonies*, 4.

mes modernes, que d'abord il leur avait donné[1]? Elles le méritaient pourtant. Humbles ou triomphantes, elles sont toutes pleines du Dieu qu'elles bénissent : c'est l'éternelle prière de la nature interprétée par la foi humaine, un anéantissement d'extase dans une adoration confiante, un « cantique de joie et d'amour » indéfiniment « bourdonné devant le Créateur »[2].

Ces « célestes moments » de plénitude heureuse, où l'âme se sent à la fois légère et dilatée, sont instables et durent peu[3]. Près du nouveau David, les révolutions se faisaient. Le Dieu qu'il chantait dans les cieux, il le sentit tout à coup frémissant dans l'Humanité[4];

je ne sais quelle voix sourde, profonde, obscure,
et qui révèle à tous ce que nul n'a conçu,

trouva en cette bouche de prophète les paroles magnifiques que la foule attendait[5]. Son voyage

1. Charles ALEXANDRE, *Souvenirs sur Lamartine*, Paris, Charpentier, 1884, p. 290.

2. Éternité de la nature, brièveté de l'homme, *Harmonies*, 202.

3. *Chute d'un Ange*, XVe Vision, 386.

4. A M. de Genoude, *Recueillements*, 19 :

Le Verbe où s'incarna l'antique vérité
se transfigure encor : le Verbe s'est fait homme,
le Verbe est fait humanité.

5. Utopie, *Recueillements*, 120-121.

en Orient devint comme le symbole du voyage de sa pensée ; en élargissant ses horizons, il élargit son âme ; à bord du grand vaisseau, où « l'homme aussi double un cap des Tempêtes »,

et passe sous la foudre et dans l'obscurité
le tropique orageux d'une autre humanité,

il monta comme chanteur et comme annonciateur de la république future [1]. Cette conversion sociale, il l'a racontée lui-même, en des vers admirables et trop peu connus, à un jeune ami souffrant, comme s'il voulait incarner dans cette jeune souffrance l'universelle souffrance humaine :

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
se plaindre et soupirer comme une faible femme,
qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,
où par des chants de deuil ma lyre intérieure
allait multipliant, comme un écho qui pleure,
les angoisses d'un seul esprit.

Dans l'être universel au lieu de me répandre,
pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout comprendre,
je resserrais en moi l'univers amoindri.

1. Réponse aux adieux de sir Walter Scott, *Recueillements*, 214.

Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée,
la douleur, en moi seul par l'orgueil condensée,
ne jetait à Dieu que mon cri.

Ma personnalité remplissait la nature :
on eût dit qu'avant elle aucune créature
n'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi,
que j'étais à moi seul le mot du grand mystère
et que toute pitié du ciel et de la terre
dût rayonner sur ma fourmi.

Puis mon cœur, insensible à ses propres misères,
s'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères;
tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs;
et, comme un grand linceul que la pitié déroule,
l'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,
a gémi toutes les douleurs[1].

N'était-ce point déjà la conversion de Jocelyn, de cet amoureux meurtri, qui se fait missionnaire de l'humanité? Que mon cœur, ô Dieu! disait ce prêtre douloureux, que mon cœur consumé

par l'amour, et puni pour avoir trop aimé,
au foyer de l'autel s'éteigne et se rallume,
et d'un feu plus céleste en mon sein se consume;
mais pour aimer en vous, avec vous et pour vous,
tous au lieu d'un seul être, et cet être dans tous[2].

1. A M. Félix Guillemardet, sur sa maladie, *Recueillements*, 41-43.
2. *Jocelyn*, VIe Époque, 183.

Ce n'est pas que *Jocelyn* puisse s'expliquer tout entier par cet humanitarisme de néophyte. Méditations d'amour solitaire, effusions pieuses d'une âme pleine de Dieu, — tout le Lamartine de trente ans s'y retrouve encore, et cette complexité même semble donner raison à ceux qui vénèrent en lui le chef-d'œuvre le plus lamartinien de Lamartine. *La Chute d'un ange*, qui pourrait paraître d'abord si étrangère à la vie contemporaine, est pourtant, elle aussi, toute pénétrée de ce souffle social : ce n'est pas seulement un épisode de l'histoire de l'Humanité ; c'est encore pour l'Humanité d'aujourd'hui une leçon : la Barbarie ignorante et la Science corruptrice sont également éloignées de Dieu, du Dieu ineffable et tout esprit, vers qui le genre humain doit marcher d'un élan à la fois audacieux et confiant, comme vers un horizon qui recule toujours. Mais c'est dans les *Recueillements* — dont le titre dit si mal le contenu [1], — que la transformation du poète apparaît manifeste. Ce ne sont plus, comme jadis, des méditations où il se repliait sur soi-même, des cantiques où il montait d'un bond dans les cieux : ce sont des lettres, des réponses, des discours, des appels, des toasts, des

1. Il faudrait plutôt les appeler : *Expansions*.

épitaphes, des consolations. Il écrit à un ami en deuil, à un malade, à un prêtre, à des orphelins, à des jeunes gens, à une ouvrière, à des frères d'armes, à des compagnons de route. Il leur écrit pour les réconforter, pour les pousser vers les sommets, pour les entraîner derrière lui

dans ces flots de splendeur et de sérénité,

où son esprit entrevoit l'Humanité nouvelle, — comme s'il voulait réaliser pour lui-même ce qu'il avait conseillé à un autre :

Tu prendras dans chaque âme et dans chaque pensée
ce qui la fane au bord ou la ronge au milieu,
ce qui l'incline à terre ou la tient affaissée,
et tu lèveras tout à Dieu[1].

C'est ainsi que de 1830 à 1848, entre ces deux révolutions, dont il accepte l'une et dont il prépare l'autre, « le chantre d'Elvire » devient un prédicateur social, parlant toujours de plus haut à un auditoire toujours plus élargi. Mais les frémissements de la foule, qui l'applaudit et l'appelle, finissent par le gagner ; l'heure est venue pour lui de réaliser cette forte

1. A M. de Genoude, *Recueillements*, 17, 21.

maxime, qu'il avait proclamée depuis dix ans :

Il faut se séparer, pour penser, de la foule,
et s'y confondre pour agir[1].

La poésie, commencée en vers dans son cabinet, s'achève en geste sur la place publique. Autrefois poète de salon, il est maintenant prophète acclamé dans les banquets populaires ; il sera bientôt, sur les barricades, un *Orphée* qui apaise et charme tout un peuple par ses « hymnes de paroles »[2], « un tribun de paix soulevé par la houle »,

offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
pour que la liberté remontât pure aux cieux[3].

N'est-ce pas encore une poésie, et même une poésie supérieure ? « Qu'est-ce que l'action en effet, dira-t-il plus tard, sinon une poésie réalisée » ?[4] Il l'avait dit déjà dans le tumulte de

1. Utopie, *Recueillements*, 128.

2. *Histoire de la Révolution de 1848* (par LAMARTINE), 3e édition, Paris, Perrotin, 1852, livre VII, t. I, p. 365. — C'est Lamartine lui-même qui a prononcé le premier le nom d'*Orphée*, en songeant à son propre rôle : cf. Lettre au Marquis de la Grange, 9 juin 1845, *Correspondance*, IV, 204 ; cf. encore une lettre à Mme de Girardin, 22 septembre 1847, *Id.*, IV, 258 : « J'ai été reçu là-bas et partout comme un être amphibie, entre les dieux d'autrefois et l'homme, un personnage mythologique ».

3. Au Comte d'Orsay, *Recueillements*, 244.

4. *Souvenirs et Portraits*, I, 58.

la révolution : « Que faisons-nous donc, Messieurs, répondait-il à une députation d'étudiants, si ce n'est la plus sublime de toutes les poésies[1] » ? C'est l'interrègne de la poésie vécue.

« Il faut à tout beau soir son Jardin des Olives[2] ». On connaît assez les amertumes progressives, où le triomphe de ces journées héroïques vint s'endeuiller et se faire presque oublier ; on connaît cette chute silencieuse et digne, cette vieillesse désolée, pauvre, et tenacement laborieuse, le nouvel « isolement » qui se fit autour du vaincu. Dans ses courts instants de relâche, le poète, rendu à lui-même, se reporta sans joie, sinon sans douceur, vers les années de jeunesse et les pensées de jadis. Ainsi poussèrent sur le tard quelques rares et précieuses fleurs de l'automne lamartinien, d'autant plus exquises aux délicats qu'ils sont seuls à en respirer le parfum. C'est la poésie du souvenir : les vrais « Recueillements », les voilà ! Souvenirs des anciens jours, des anciennes amours, des anciennes amitiés, des anciennes luttes, des anciennes victoires, — ce sont tous des retours attristés sur la vie, qui a trahi ses

1. Réponse à M. Édouard Dupont, parlant au nom d'une députation d'étudiants, 6 mars 1848, *La France Parlementaire*, op. cit., V, 182.

2. Lettre à Alphonse Karr, *Recueillements*, 266.

promesses et fait le vide autour de l'âme[1]. A quarante ans d'intervalle, *L'Isolement* rejoint *La Vigne et la Maison*. Ici, c'est un jeune homme qui s'isole dans le souvenir d'un amour perdu, et qui aspire d'un désir inquiet à cet au-delà céleste, où peut-être

ce qu'il a tant pleuré paraîtrait à ses yeux.

Là, c'est un vieillard, isolé dans une famille éteinte, dans un monde oublieux et qui se demande avec la confiance du cœur :

ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
au foyer qui n'a plus d'absent[2]?

C'est la même sensation de solitude, à la fois douloureuse et chère : ce sont les mêmes espé-

1. A Mme Hugo. A Alphonse Karr. Au Comte d'Orsay, La Vigne et la Maison, La Fille du Pêcheur. Toutes ces pièces datent de 1856-1857, et sont réunies aux éditions actuelles des *Recueillements*.

2. La Vigne et la Maison, *Recueillements*, 262. Le même sentiment ramène les mêmes formules. Comparez « L'Isolement ». *Méditations*, 4 :

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
vains objets, dont pour moi le charme est envolé!
. . . .
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Et « La Vigne et la Maison », *Recueillements*, 255 :

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride,
que me ferait le ciel, si le ciel était vide!
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas.

rances en la vie immortelle, qui rendra le passé à ceux qui le pleurent ; mais, dans ces « Méditations » d'arrière-saison, on n'entend plus gémir ; la solitude y est accueillie virilement, avec une joie hautaine et un peu âpre :

Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre :
le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.

. . . .

J'ai vécu pour la foule et je veux mourir seul [1].

Est-ce donc dans cette résignation désabusée, dans cette solitude presque farouche que devait finir la poésie lamartinienne ? N'avait-il pas écrit au seuil de sa vieillesse : « Je sens que je redeviendrais volontiers à la fin de mes jours ce que je fus au commencement : un poète, un adorateur, un chantre de la création... Mes hymnes ne contiendraient que le nom infini, et mes vers, au lieu d'être des retours sur moi-même, des plaintes ou des délires personnels, seraient une note sacrée de ce cantique incessant et universel, que toute créature doit chanter, du cœur ou de la voix, en naissant, en vivant, en passant, en mourant devant son créateur [2] ». C'est ce cantique qu'il avait commencé à quinze ans avec une exaltation

1. Au Comte d'Orsay, *Recueillements*, 245-246.

2. Préface des *Méditations* (1849), p. XXIV.

juvénile et une immense joie de vivre. Il l'avait repris plus tard, après les heures de frivolité mondaine et d'amour souffrant ; il l'avait repris dans la maturité robuste de son génie et dans l'allégresse pacifique de ses quarante ans. Et maintenant, qu'abandonné de la foule qu'il aurait voulu soulever, il aurait pu revenir dans « la sérénité du soir » au Dieu de ses jeunes enthousiasmes, — il trouva pour compagnon de sa vieillesse la « douleur stérilisante [1] », qui arrêta sur ses lèvres les cantiques d'autrefois. Il se retourna pourtant vers le Dieu qui était toute la force de son cœur et toute la flamme de sa pensée — non plus avec cette foi joyeuse et neuve qui faisait résonner à son oreille tous les bruits de l'Univers comme des hosannah — mais avec je ne sais quelle ivresse sombre devant le mystère divin. Les yeux « éblouis de ténèbres », il se retira dans une adoration muette ; et, silencieux, fier, « le front dans ses deux mains », loin de la gloire qui l'oubliait, loin des amis qui l'avaient fui,

mourut seul au Désert dans la foi du Grand Seul [2].

1. Le Désir, Commentaire, *Harmonies*, 183.

2. Le Désert, *Recueillements*, 288-289 ; ce dernier vers, que n'ont pas conservé les éditions actuelles, termine « Le Désert » dans le texte original de ce poème, *Cours familier de littérature*, t. II, 1856, XIe Entretien, p. 408.

II

S'IL Y A UN « ART » LAMARTINIEN ?

Il n'était pas artiste. Il le savait ; il l'avait dit lui-même avant Leconte de Lisle[1], et n'était pas loin de s'en parer. Cependant, à l'époque de sa jeunesse mondaine, quand il s'était mis à l'école de La Harpe, de Voltaire et de Parny, il avait conçu la poésie comme un art, comme un exercice de virtuosité littéraire, à qui la distinction du style conférait tout son lustre. Le 30 avril 1818, quelques mois pourtant après avoir écrit l'*Ode au lac du B****[2], il disait encore à Virieu à propos de son *Saül* : « Tu seras assez content du style, et, tôt ou tard, le style est tout ; il a, quoi qu'on dise, la vie ou la mort d'un ouvrage en soi » ; et, constatant qu'il y avait dans sa pièce assez d'émotion

1. Les poètes contemporains (1864), *Derniers poèmes*, Paris, Lemerre, 1899, p. 252 : « M. de Lamartine n'est pas artiste. Il n'en possède ni les dons créateurs ni le sens objectif ».

2. C'est, comme on le sait, le premier titre du « Lac » : cf. *Poésies inédites*, Paris, Lemerre, 1886, p. 324.

pour toucher les non-connaisseurs, il ajoutait : « C'est malheureusement pourtant le très grand nombre. Quant à la partie artiste, j'ai travaillé pour elle [1] ». Longtemps après, lorsqu'il reviendra sur ce même *Saül*, dans son commentaire des *Nouvelles méditations*, il avouera avec beaucoup de clairvoyance qu'il n'était pas fait pour la tragédie : « Le drame veut trop d'art, et je ne suis pas assez artiste [2] ». Il avait raison : il n'était pas artiste ; mais très vite il en prit conscience [3] ; très vite il sut dire à son lecteur :

N'attends donc plus de moi ces vers où la pensée,
comme d'un arc sonore avec grâce élancée
et sur deux mots pareils vibrant à l'unisson,
danse complaisamment aux caprices du son [4].

Son génie, en s'enhardissant, fortifia chez lui ce dédain instinctif du métier. Nous avons les confidences de son secrétaire [5] et le témoi-

1. Lettre à Virieu, 30 avril 1818, *Correspondance*, I, 295.

2. Apparition de l'ombre de Samuël à Saül, Commentaire, *Nouvelles Méditations*, 117.

3. Six mois, en effet, après avoir proclamé à Virieu : « le style est tout », il lui disait, avec plus de conviction encore : « Créer est beau, mais corriger, changer, gâter est pauvre et plat ; c'est ennuyeux, c'est l'œuvre des maçons et non pas des artistes. Au reste, je me moque de l'art et des arts », Lettre à Virieu, 13 novembre 1818, *Correspondance*, I, 347-348.

4. Pensées en Voyage, *Recueillements*, 126.

5. Charles ALEXANDRE, *Souvenirs sur Lamartine*, op. cit., 368.

gnage de ses manuscrits pour confirmer les déclarations de ses préfaces [1], dont la désinvolte insouciance a irrité au vif les professionnels de la plume. Jamais poète ne fut plus détaché de son œuvre, et ne s'inquiéta moins d'amener à la perfection les vers qu'il avait laissé tomber sur le papier pour soulager son cœur. Au reste, ce désintéressement artistique ne fut pas toujours une libération; et, plus d'une fois, ces poètes du XVIII[e] siècle, dont il avait jadis accepté la discipline et que sa riche mémoire gardait intégralement [2], lui ont fourni — pour équilibrer un vers, souder deux strophes ou étoffer une description — l'épithète affadie, la rime imprécise, la transition maladroite, la périphrase surannée, qu'il dédaignait d'éviter [3]. Que lui importaient ces gaucheries

1. Voyez, en particulier, la lettre-préface des *Recueillements*.

2. CHAMBORANT DE PÉRISSAT, *Lamartine inconnu*, Paris, Plon, 1891, p. 33-34.

3. Il y a sans doute quelque irrévérence, mais point d'impertinence, dans ces vers trop innocents, que MM. Paul REBOUX et Charles MULLER ont prêtés à leur Lamartine (*A la manière de...*, édition définitive, Paris, Grasset, 1910, p. 52) :

Que la folle jeunesse, avec des cris de joie,
chevauche le coursier de chêne qui tournoie,
ou, sur le tronc poli que presse le fémur,
s'élance avec audace et se perde en l'azur;
que des héros du feu l'intrépide cohorte
s'exerce à projeter l'onde qu'elle transporte,
cependant que Phœbus promène ses rayons
sur le métal poli qui couronne leurs fronts.

On trouverait des échantillons presque aussi ridicules de cette

d'expression, dont l'écriture seule était responsable, et dont « son esprit, libre et clair comme les cieux [1] », se sentait innocent ! Que lui importait, pourvu que l'âme ne manquât point aux mots ! « Le véritable art d'écrire, affirmait-il dans sa vieillesse, n'est pas un art, c'est une âme... Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible. Celui qui sait attendrir sait tout [2] ». Et il ne demandait comme seule gloire que d'immortaliser son Elvire ou sa Laurence en images populaires sur les murs d'auberge, « pour la poésie de ceux qui ne lisent pas [3] ». C'était là sans doute

versification scolaire dans *Jocelyn*, dans la *Chute*, dans les *Méditations* (cf., par exemple, « Les Préludes »). Mais qui pourrait rivaliser avec les grenadiers, les lanciers, les hussards du « Chant du Sacre » (*Nouvelles Méditations*, 344) ?

Là, ces géants coiffés de sauvages crinières,
dont le poil fauve et noir tombe sur leurs paupières ;
ces centaures brillants, messagers des combats,
qui traînent à grand bruit leurs sabres sur leurs pas,
et ceux qui font rouler sur le fer d'une lance
ces légers étendards où la mort se balance,
et ceux dont au soleil les casques éclatants,
etc., etc.

Lamartine appelait lui-même ce pensum en vers son *Poème de Fontenoy* (Lettre à Virieu, 7 avril 1825, *Correspondance*, II, 299). C'était faire tort à Voltaire. — Sur ces survivances du XVIIIe siècle dans la poésie lamartinienne, cf. mon étude citée sur « La jeunesse de Lamartine ».

1. Le Désert, *Recueillements*, 281.

2. *Souvenirs et Portraits*, III, 30, *Confidences*, livre VIII, 203 ; les textes analogues abondent.

3. *Jocelyn*, Nouvelle Préface, p. XIV.

se faire injustice à soi-même : il n'y a pas que la « note sensible » sur la harpe lamartinienne, et *Jocelyn* reste d'un autre ordre que *Paul et Virginie*[1]; mais sous ces formules volontairement excessives, il marquait, je crois, son dessein de ne point capter le lecteur par les surprises de la beauté, de ne point chercher à l'étonner par la splendeur des mots ou leurs alliances inattendues, ni même par la rareté des sentiments, mais d'envelopper les cœurs, par les mots les plus simples, dans une émotion si vraie qu'on ne songe plus à l'analyser. Par là, le poète de *L'Isolement* et de *L'Automne*, qu'un historien trop simpliste rangerait volontiers parmi les fils authentiques de René, s'oppose consciemment à ce maître-artiste, qui déclarait, en ses heures de franchise « n'avoir jamais pleuré que d'admiration[2] », et ne trouver dignes de la poésie que les larmes où le sentiment de la beauté domine encore l'émotion[3]. En associant avec quelque ingé-

1. *Confidences*, livre VIII, 199.

2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Paris, Garnier, 1861, I, 193, note.

3. Cf., dans les *Mélanges littéraires* (Œuvres complètes, édition Pourrat, Paris, 1836, VIII, 56), les formules que Chateaubriand a souvent reprises en les variant à peine. — Vers la fin de sa vie, on raconte qu'il pleurait volontiers, mais c'était toujours en entendant lire ses œuvres : cf. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, Paris Lévy, 1859, II, 531, 563, etc.

nuité Lamartine et Chateaubriand dans nos souvenirs romantiques, nous nous laissons duper par les hommages et les éloges de convenance qu'ils ne se refusaient pas en public, et nous tentons vainement une réconciliation posthume. Tous deux n'avaient point tardé à sentir leur irréductible différence, et ne se gênaient pas entre intimes pour avouer leur peu de tendresse réciproque [1] : « Grand dadais »! murmurait en haussant les épaules, le dieu de l'Abbaye-aux-Bois. — « Acteur égoïste et sans honnêteté »! pensait l'autre [2]. A côté de « l'Enchanteur », souverain des beaux mots et des images dorées, Lamartine apparaît comme un poète primitif et sans habileté. Il ne lui déplaisait point d'ailleurs d'insister lui-même sur ses inexpériences d'écrivain. Chacun sait qu'il a mis une coquetterie persistante, et peut-être immodérée, à nous conter la merveilleuse facilité de ses improvisations, en de « fugitives » minutes d'émotion : strophes jetées hâtivement en marge d'un vieux Pétrarque ou crayonnées sur le genou au bord d'un

1. *Souvenirs et Portraits*, III. 20 : « Nous n'avons jamais eu d'attraits l'un pour l'autre ».

2. Sainte-Beuve, *Chateaubriana*, Op. cit., II. 389-390 ; et, dans les *Souvenirs et Portraits*, II. 83-132, l'étude de Lamartine sur Chateaubriand. Son antipathie s'y manifeste avec une véhémence, et presque une violence, insolite chez lui.

étang, méditations composées de toutes pièces dans une promenade à cheval, « odes chantées d'une seule haleine » un beau matin au réveil, — toute son œuvre n'aurait été, à l'entendre, qu'une série de générations instantanées[1]. Ces trop naïves inexactitudes, si elles venaient à être crues, et si les manuscrits ou la correspondance n'en dévoilaient l'excessive candeur, risqueraient d'enlever à cette poésie quelque chose de sa profondeur et de sa force enveloppante. La « Méditation » lamartinienne traduit au contraire un sentiment longtemps couvé, qui d'abord ne trouve pas de mots pour s'exprimer, et qui, très chaud dans l'âme, se glace en traversant le cerveau, sentiment très profond, mais encore indistinct, qui se murmure confusément au dedans de l'âme durant des semaines et des mois entiers, jusqu'au jour, où, par une poussée très forte, il se déverse de lui-même dans des rythmes et dans des mots. Cette fermentation et, si j'ose dire, cette cuvée intérieure de la poésie lamartinienne lui communique une vigueur de jaillissement dont témoigne le manuscrit. Au premier contact avec le papier, la strophe s'élance

1. Cf. les « Commentaires » de Lamartine pour « Le Passé », « L'Esprit de Dieu », *Nouvelles Méditations*, 14-15, 46-47, l'« Hymne du Matin », *Harmonies*, 24, etc.

d'abord toute spontanée, sur un vers agile et puissant, qui en marque le ton, et en contient déjà tout le sentiment ;

Arrêtons-nous sur la colline...
C'est l'heure où sous l'ombre inclinée...
Combien de fois près des rivages...
En vain sur la route fatale...
Ce n'est plus le temps de sourire...
Levons les yeux vers la colline...

Ces vers d'amorce — le manuscrit nous l'atteste — ont été écrits tels ou presque tels, lors de la première ébauche au crayon. La plupart sont restés quelque temps solitaires sur la page blanche de l'album. C'étaient comme des mouvements d'âme inachevés, qu'il a suffi au poète de recommencer avec un nouvel élan pour les mener enfin à leur terme. Aussi, le plus souvent, la strophe n'est-elle pas arrivée à sa forme définitive par des apports successifs et par des retouches de détail, mais par des « reprises » intégrales et d'une seule poussée, où la force initiale du premier vers faisait sourdre, pour ainsi dire, les autres derrière lui. De là, cette aisance toute aérienne dans le détachement des strophes, cette allure élancée, qui entraîne le lecteur

dans une ascension légère et jamais fatiguée [1].

Presque toutes ces « reprises » sont donc des reprises d'âme, si l'on peut ainsi parler, et non des reprises de mots. « Tous les mots d'ici-bas, a-t-il osé dire, sont néant devant moi [2] ». Il voulait insinuer par là, qu'on oublie, en le lisant, les mots eux-mêmes, et que sa poésie apparaît en quelque sorte derrière eux, écrite en une langue ineffable et insaisissable, qu'on entend, mais qu'on ne s'explique point. Quelqu'un a trouvé la juste formule pour traduire le charme subtil de ces vers : « On ne sait, dit-il, comment ils sont faits [3] ». Cependant, si incommunicable qu'en soit le secret, on sent assez qu'ils ne sont pas tous « faits » de la même façon : *L'Automne* et *Le Vallon* ne sont pas « faits » comme le *Toast au Banquet des Gallois et des Bretons*, ni les descriptions des *Harmonies* comme *La Fille*

1. J'ai pris ici, comme exemple significatif, « Le Passé », dont l'histoire peut être entièrement reconstituée à l'aide de la Correspondance et des Manuscrits (Bibliothèque Nationale, Manuscrits de Lamartine, albums I et III). Cf. mon article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1905, « La composition d'une Méditation de Lamartine : *Le Passé* ». — L'étude du « Vallon » offrirait des indications analogues : cf. Jean des Cognets, « Le dernier poème d'amour des *Méditations : Le Vallon*, d'après un manuscrit inédit récemment découvert », *Le Correspondant*, 10 juillet 1910.

2. Pensées en Voyage, *Recueillements*, 227.

3. Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, IV, 156.

du Pêcheur. Il y a différentes « manières » dans la poésie de Lamartine ; et à chaque phase de son développement, correspondent, sinon de nouvelles formes d'art, du moins, pour des sentiments nouveaux, des notations nouvelles. J'ai essayé de montrer comment les enrichissements de la vie avaient fait peu à peu de « l'isolé » du *Lac* le prédicateur social d'*Utopie*. Ses vers ont connu, eux aussi, une métamorphose parallèle. Aux « méditations », d'une couleur et d'un dessin si discrets, succédèrent d'abord des hymnes intarissables, d'une profusion triomphante, puis de véritables discours encore plus opulents, qui sentent les enivrements de la tribune et l'excitation verbale qui sort des foules. On y voit les mots s'accumuler, la période grandir, et la strophe se gonfler démesurément, comme dans cette *Marseillaise de la Paix*, où la phrase oratoire se soulève, superbe et sans fatigue, en des élans de treize vers. Devant ces prodiges de force rythmique, qui trahissent surtout la force irrésistible du sentiment, les couplets « plaintifs et doux » des *Méditations* semblent à peine le « vague et doux murmure » d'une chanson fredonnée dans l'ombre [1]. Mais

1. Pensées en Voyage, *Recueillements*, 225.

c'était là le dernier effort de la poésie contrainte à la rime et au mètre : la pression de la pensée devint bientôt si puissante que le vers éclata et s'émietta dans la prose somptueuse des discours publics. Ainsi cette poésie, à ses débuts un peu grêle en sa simplicité, s'est amplifiée et enrichie jusqu'à la magnificence ; elle, jadis si légère en sa douceur fugace, a su trouver sur le tard les larges accords et la ferme orchestration des symphonies magistrales.

Ses yeux, qui s'étaient ouverts peu à peu sur le monde social, s'ouvrirent aussi sur l'univers pittoresque. Longtemps il ne vit dans la nature que des horizons lointains pour y laisser flotter son rêve ou un immense autel pour y faire monter sa prière. Il l'aimait d'un amour d'extase, à la fois fraternel et pieux, je dirais presque d'un amour aveugle, lui demandant surtout un bercement pour sa mélancolie ou un stimulant pour sa foi. Mais il la sentait plus qu'il la regardait ; « pour revoir en dedans, il refermait les yeux [1] », et se faisait à lui-même des paysages simplifiés. Il fallut le voyage d'Orient pour lui révéler la richesse des couleurs et la diversité des lignes. Jusqu'alors « il n'avait

1. Ressouvenir du lac Léman (1842), *Méditations*. 93.

presque jamais rencontré un lieu dont la première vue ne fût pour lui comme un souvenir[1] », tant les choses qu'il voyait reculaient comme d'elles-mêmes dans la brume de l'horizon. Mais, lorsqu'il eut vu Balbeck, le Liban et les rives du Bosphore, la fête du regard commença pour lui. Les femmes d'Orient, « les ravissantes femmes d'Orient », lui montrèrent dans leurs yeux « des rayons de velours humides qu'il n'avait jamais vu briller dans des yeux de femme[2] » ; leur beauté éclatante et voluptueuse fit pâlir l'Elvire lointaine, et presque mystique, qui animait encore le vallon et le lac de sa rêverie, et le fit pénétrer pour toujours dans « le paradis des yeux[3] ». Le *Sahara* et le *Sahel* de Fromentin ne trouveront pas de lecteur plus « ravi » ; et, quand *Madame Bovary* paraîtra, il en admirera surtout les paysages[4].

A celui donc, qui, d'une plume raffinée et avec toute la séduction d'un poète, vient évoquer devant nous le « paysage intérieur » où se meut le lyrisme lamartinien, il siérait peut-

1. *Voyage en Orient*, I, 332.

2. *Id.*, II, 61-62.

3. *Id.*, I, 433 ; cf. encore I, 287, 298, etc.

4. Charles ALEXANDRE, *Souvenirs sur Lamartine*. Op. cit., 350 ; cf., encore, sur cette admiration de Lamartine pour Flaubert, la plaidoirie de Me Sénart, *Madame Bovary*, édit. cit., p. 587-588.

être de faire remarquer que sa théorie, si habile et si spirituelle qu'elle soit, ne saurait expliquer l'œuvre entière de Lamartine, et qu'elle doit surtout nous aider à mieux comprendre les *Méditations*[1]. Quand la mort de Julie eut, en quelque sorte, supprimé l'humanité vivante autour de son amant, il répondit à l'appel consolateur de la nature, et « se plongea dans son sein[2] ». Il a raison de dire « qu'il s'y plonge », car il ne la voit pas : le poète dolent se retire dans une terre intérieure, paysage de songe, très sommaire de couleur et de dessin, baigné dans le sentiment comme dans un ciel, et où l'on voit mieux à mesure qu'on a les yeux plus clos. Ici encore les manuscrits nous sont précieux[3] ; ils nous permettent d'assister, si l'on ose ainsi dire, à ces estompages de formes et à ces lavages de couleurs, qui enlèvent au paysage ses contours trop nets et ses tons trop crus, pour n'en garder que les grandes lignes simplifiées. Il flotte sur elles une

1. Zyromski, *Lamartine, poète lyrique*, Paris, Colin, 1896. Des deux parties de cette étude, la première est consacrée à « L'élaboration du *Paysage intérieur* », la seconde à « La vie du *Paysage intérieur* et sa projection sur l'univers ».

2. Le Vallon, *Méditations*, 40.

3. Cf., par exemple, les brouillons du « Passé », et le manuscrit de « Milly », dont M. René Doumic a publié les variantes, *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1907, p. 358.

demi-lumière confuse, dont on ne saurait dire si elle est faite de soleil couchant, d'étoile matutinale ou de lune adoucie :

> Je ne sais quel lointain y baigne toute chose;
> des mots vaporisés l'azur vague et liquide
> s'y fond avec l'azur des cieux [1].

Le paysage, ainsi atténué, estompé et humanisé par un poète qui ne veut le voir que dans le recul de son cœur, n'est plus qu'une vision symbolique et presque morale. Les vents qui y soufflent et les torrents qui y coulent sont moins des forces de la nature que des pensées errantes : c'est « le flot des années » et c'est « le souffle des jours ». Le laboureur qui y creuse *le* sillon, *le* voyageur qui y gravit *le* chemin de *la* colline, n'est plus un laboureur ou un voyageur de rencontre ; le sillon, c'est le sillon de la journée humaine, le voyageur, c'est l'éternel voyageur de l'éternel chemin : le chemin de la vie [2]. Les Paysages des *Harmonies*, pour la plupart, sont déjà tout autres : ce sont des paysages mystiques, et qui chantent, et qui

1. La Vigne et la Maison, *Recueillements*, 252. J'ai fait remarquer plus haut comment Lamartine avait presque retrouvé dans ce poème d'automne le même état d'âme que dans ses premières Méditations.

2. Cf., par exemple, L'Isolement, Le Vallon, L'Automne, Le Passé, etc.

prient. Dans *Jocelyn* le paysage s'élargit, prend de la magnificence dans les formes et de la luxuriance dans les couleurs, sans cesser encore d'être le plus souvent irréel : ce sont des paysages amoureux, tout pénétrés de désir et d'humaine tendresse ; mais çà et là, dans le roman alpestre, il passe déjà comme des visions d'Orient : de grands paysages apparaissent, ondoyants et frémissants,

> tout bleus, tout nuancés d'éclatantes couleurs,
> tout trempés de rosée et tout fragrants d'odeurs [1].

Après le voyage en Orient, les vers abondent dans l'œuvre de Lamartine, qui sont un émerveillement pour les yeux, tant leur coloris spontané garde, après un demi-siècle, de fraîcheur toute neuve, ou leur relief de dureté presque brutale. Les anthologies ont recueilli déjà la *Fontaine de Kaïpha* et la *Fumeuse de narguilé dans les jardins d'Alep*, esquisses charmantes, d'une grâce si ferme, aux lignes sûres, aux tons vifs [2]. Mais voici

1. *Jocelyn*, IVe Époque, 94. Le grand paysage qui suit (94-97) a été repris en termes presque identiques dans *La Chute d'un Ange*, IIIe Vision, 118-121 ; et ces deux descriptions ne font que transposer en vers un souvenir de la campagne de Beyrouth. *Voyage en Orient*, I, 437-442.

2. *Recueillements*, 230 ; *Voyage en Orient*, I, 297-298.

des vers moins célèbres, qui ne dépareraient pas, je crois, les *Poèmes Barbares* :

De rares flaques d'eau et des marais immondes,
dont le croupissement a corrompu les ondes,
où le monstre marin, dans la vase échoué,
expire ; où le reptile au reptile est noué ;
où, foulant le limon que son museau secoue,
l'hippopotame seul exulte dans la boue [1].

A lire de pareils vers dans *La Chute d'un Ange*, on comprend la prédilection de Leconte de Lisle pour ce poème inégal et magnifique, qu'il faut explorer comme une forêt vierge, et où les mieux avertis se réservent à chaque reprise des jouissances discontinues, mais d'autant plus vives [2]. Car on la con-

1. *Chute d'un Ange*, XIe Vision, 304-305. Toute cette vision est écrite avec la même puissance de réalisation physique. Cf. encore ce paysage du « Désert », qui est d'un peintre plus encore que d'un poète, *Recueillements*, 283-284.

La lune, cette nuit, visitait le désert.
D'un brouillard sablonneux son disque recouvert
par le vent du simoun qui soulève sa brume,
de l'océan de sable, en transperçant l'écume,
rougissait comme un fer de la forge tiré ;
le sol lui renvoyait ce feu réverbéré ;
d'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte ;
la poussière brûlait, cendre au pied mal éteinte ;
ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'écroula,
ma bouche sans haleine au sable se colla, etc.

2. « M. de Lamartine a fait mieux que les *Méditations* et que *Jocelyn*, mieux que les *Harmonies* : il a écrit *La Chute d'un Ange*. Mon sentiment à ce sujet est celui du très petit nombre, je

naît mal, et même on l'ignore aujourd'hui, toute l'œuvre du poète qui vient après *Jocelyn*. A ceux qui sauront l'aborder, un nouveau Lamartine se révélera peut-être, dont la déconcertante modernité les charmera. Les avons-nous lus dans *Les Intimités* ou dans *Les Humbles*, ces vers menus, d'un dessin si précis et d'une couleur volontairement neutre, qui nous évoquent la chambre grise de l'ouvrière ?

Un crucifix de bois au-dessus de ton lit,
un réséda jauni dans un vase d'argile,
sous tes pieds délicats la terre en froids carreaux,

le sais. La critique, d'ordinaire si élogieuse, a rudement traité ce poème, et le public lettré ne l'a point lu ou l'a condamné. La critique et le public sont des juges mal informés. Les conceptions les plus hardies, les images les plus éclatantes, les vers les plus mâles, le sentiment le plus large de la nature extérieure, toutes les vraies richesses intellectuelles du poète sont contenues dans *La Chute d'un Ange*. Les lacunes, les négligences de style, les incorrections de langue y abondent, car les forces de l'artiste ne suffisent pas toujours à la tâche, mais les parties admirables qui s'y rencontrent sont de premier ordre » (LECONTE DE LISLE, Les Poètes contemporains (1864), *Derniers poèmes*, édit. cit., 255). Cf. encore HEREDIA, *Discours de réception à l'Académie française*, Paris, Lemerre, 1895, p. 23 : « De conception démesurée, d'un style inégal, tour à tour splendide et trouble, *La Chute d'un Ange*, malgré ses incohérences et les lâchetés d'une exécution hâtive, n'en demeure pas moins le seul grand poème épique du siècle » ; et cette lettre de Mme de Girardin, 14 juin 1838, *Lettres à Lamartine*, Paris, Lévy, 1892, p. 162 : « Chateaubriand dit que dans ce poème les beaux passages sont au-dessus de tout ce que vous avez fait ».

et, près du pain du jour que la balance pèse.
pour ton festin du soir le raisin ou la fraise
que partagent tes passereaux.

. . . .

Tu verses l'eau de source à ton pâle rosier,
tu gazouilles son air à ton oiseau fidèle,
qui becquète ta lèvre en palpitant de l'aile
à travers les barreaux d'osier.

. . . .

L'odeur des champs en fleurs monte à ton haut
[séjour,
le vent fait ondoyer tes boucles sur ta tempe,
la nuit ferme le ciel, tu rallumes ta lampe,
et le passé t'efface un jour[1].

Faudrait-il restituer à Banville ou à Gautier cette *Fille du Pêcheur*, contemporaine de *Madame Bovary*, que Lamartine comparait lui-même aux idylles de Chénier, mais qui est encore plus voisine de nous par l'acuité des contours et l'exactitude de la sensation ?

1. A une jeune fille poète, *Recueillements*, 68-69. Cf. encore la « Lettre à Alphonse Karr », *Id.*, 267, qui décrit avec une saveur toute technique le travail joyeux du jardinier :

Ne voit-on pas toujours la terre frais bêchée
verdoyer du duvet des semis printaniers,
dont les cœurs de laitue enfleront les paniers ?
la bêche au fil tranchant, que le gazon essuie,
l'arrosoir au long cou qui simule la pluie,
l'échelle qui se dresse aux espaliers des toits,
la serpette qui tond comme un troupeau le bois,
le long râteau qui peigne et qui grossit en gerbes,
quand la faux a passé, les verts cheveux des herbes ?

Quand ton front brun fléchit sous la cruche à deux
[anses,
où tu rapportes l'eau du puits pour le gazon ;
quand la nuit aux lueurs de la lune, tu danses
sur le toit aplati de la blanche maison,
et que ton frère enfant, pour marquer la cadence,
pinçant d'un ongle aigu les cordes de laiton,
fait gronder la guitare ainsi qu'un hanneton,
jeune fille aux longs yeux, sais-tu ce que je pense [1] ?

Et voilà les derniers « paysages » de Lamartine ! Et ce ne sont certes pas des « paysages intérieurs » ! On vit même sur le tard ce *Puvis de Chavannes* de la poésie s'essayer à la peinture de ce qu'il faudrait appeler des « natures mortes » [2], s'il pouvait y avoir pour lui quelque chose de « mort » dans la nature,

1. *Recueillements*, 305. Lamartine a publié *La Fille du Pêcheur* en 1857 dans le *Cours familier de Littérature*, t. IV, Entretien XXIII, p. 438-443. Il la présente alors comme une œuvre de première jeunesse « crayonnée sous le figuier d'Ischia » : c'est une fiction qui ne trompera personne. On a eu tort d'ailleurs de ne pas conserver dans le « Commentaire » des *Recueillements* toutes les indications du *Cours familier*, car elles contenaient presque un aveu (p. 437) : Cette élégie, disait-il, « n'a jamais été *achevée* et publiée par moi : *je l'achève* et la publie ici pour la première fois ».

2. Cf., par exemple, Les Pavots (1847), Le Coquillage au bord de la mer, *Méditations*, 198, 200, Les Esprits des Fleurs (1847), Les Fleurs sur l'autel (1846), Sur une Page peinte d'insectes et de plantes, *Nouvelles Méditations*, 193, 195, 139, Le Trophée d'armes orientales, *Harmonies*, 245, Le Liseron (1848), Sur une Guirlande de fleurs peintes (1847), *Recueillements*, 61, 342.

et si ce n'était pas précisément son secret de traduire la vie confuse de tout ce qui est. Car un même sentiment unifie les paysages élyséens des *Méditations* et les paysages réalistes des dernières années, le sentiment des correspondances mystérieuses entre l'univers et l'âme ; et c'est dans la progression de son symbolisme que se marque la continuité de cette poésie.

Il est inutile de redire ici ce qui a été déjà dit, et par un maître[1] : la nature lamartinienne est un immense symbole qui s'ignore, mais qui se déploie magnifiquement pour celui qui sait le comprendre :

> Tout vit, tout luit, tout remue...
> tout sent, et la nature entière
> n'est que douleur et volupté[2].

Les mouvements des choses sont des gestes obscurs, dont la poésie donne le sens ; ces gestes sont des gestes d'ascension vers Celui à qui tout aspire, et qui appelle tout à Lui ; et l'univers entier s'évanouit dans une prière. Mais on a cru remarquer[3] que la plupart des compa-

1. Jules LEMAÎTRE, *Les Contemporains*, VI, 132 sqq.

2. Hymne du Matin, *Harmonies*, 22, Les Esprits des fleurs, *Nouvelles Méditations*, 193.

3. Jules LEMAÎTRE, *Les Contemporains*, VI, 137.

raisons de Lamartine étaient « ascendantes », c'est-à-dire qu'elles élevaient en dignité dans la hiérarchie des êtres celui qu'elles essayaient de mieux définir. Relisons, par exemple, les premières strophes de ce délicieux *Cantique sur un rayon de soleil*, l'une des poésies les plus subtilement lamartiniennes ; toute chose semble vouloir s'y élever d'un échelon sur l'invisible Échelle de Jacob, pour se dissoudre en amour et en esprit :

La respiration douce
des bois au milieu du jour
donne une lente secousse
à la vague, au brin de mousse,
au feuillage d'alentour.

Seul et la cime bercée,
Un jeune et haut peuplier
dresse sa flèche élancée,
comme une haute pensée
qui s'isole pour prier.

Par instants le vent, qui semble
couler à flots modulés,
donne à la feuille qui tremble
un doux frisson, *qui ressemble*
à des mots articulés.

L'azur où sa cime nage
a balayé son miroir

sans que l'ombre d'un nuage
jette au ciel une autre image
que l'infini qu'il fait voir.

. . . .

Le rayon de feu scintille
sous cette arche de jasmin,
comme une lampe qui brille
aux doigts d'une jeune fille
et qui tremble dans sa main [1].

Sans doute ce sont ces comparaisons qui réservent au lecteur les plus délicates surprises et qui peut-être lui révèlent le plus directement l'âme lamartinienne. Il me semble pourtant que les comparaisons « descendantes » ne sont guère plus rares dans cette poésie ; et, s'il en était besoin, je pourrais dresser ici deux catalogues parallèles, qui seraient, je crois, significatifs. Je citerai du moins quelques-unes de ces comparaisons qui « descendent » ; et, en les choisissant toutes dans la IX[e] Époque » de

1. Cantique sur un rayon de soleil, *Recueillements*, 75-76. Voici encore quelques autres exemples, plus courts, et par là peut-être plus frappants : Hymne du Matin, *Harmonies*, 15 :

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices
comme un front incliné que relève l'amour ?

Sur une Page peinte d'insectes et de plantes, *Nouvelles Méditations*, 199 :

Pêches, *qui ressemblez aux pudeurs de la joue.*

Jocelyn, je voudrais faire sentir avec quelle abondance et quelle spontanéité, elles aussi, venaient s'offrir au poète[1] :

> Et les coteaux multiplièrent
> les grands peuples *comme les blés.*
>
> Prière, ô voix surnaturelle,
> vent qui souffle sur l'âme humaine,
> et de la paupière trop pleine
> fait déborder l'eau de ses pleurs,
> *comme un vent qui par intervalles*
> *fait pleuvoir les eaux virginales*
> *du calice incliné des fleurs.*
>
> O saint murmure des prières,
> fais aussi dans mon cœur trop plein,
> *comme des ondes sur les pierres*
> chanter mes peines dans mon sein.

> Il était beau peut-être avec Pétrarque ou Dante
> d'allumer son courroux *comme une lampe ardente.*

> *Comme un arbre au printemps que le ver pique au*
> [*cœur,*
> mon front jeune cachait ma mortelle langueur.

1. Il suffirait d'ailleurs de continuer le « Cantique sur un rayon de soleil » pour y trouver (p. 78) la comparaison « descendante » que voici :

> Ma pauvre âme, ensevelie
> dans cette mortalité,
> ouvre sa mélancolie,
> *et comme un lin la déploie*
> *au soleil de ta bonté.*

. . . . Ses yeux, son front, sa voix
me rentraient dans le cœur *comme un coin dans le*
[*bois*[1].

Mais ces comparaisons « descendantes » ne le sont qu'en apparence : l'esprit qui les anime est un esprit d'ascension. Bien loin de matérialiser le sentiment, de le dessécher, et de le perdre dans les choses sans âme, elles invitent, pour ainsi dire, ces choses à participer à la vie des âmes, elles acheminent ces êtres humbles vers la pensée qui les domine et qu'ils expriment inconsciemment,

comme le jardinier mystique
qui suivait d'Emmaüs, en rêvant, le chemin,
et relevait les fleurs au soleil symbolique[2].

Disons mieux. Il n'y a plus, au vrai, de comparaison ; ce n'est pas l'esprit qui descend vers les choses, ou les choses qui montent vers l'esprit, mais images et pensées, univers et amour, élans du cœur et splendeur du ciel, langueurs de l'âme et brâmement du cerf, larmes de repentir et ruissellement de pluie, — toutes ces notes fondues s'unissent délicieusement dans

1. *Jocelyn*, IXe Époque, 254, 261, 262, 267, 284, 292, etc. Il y en a d'autres dans cette même « Époque ».

2. A M. de Genoude, *Recueillements*, 16.

cette poésie, comme « sur la harpe du Psalmiste » [1] : Colombes, qui volez autour de cette femme, êtes-vous les colombes de l'olivier, ou « les amoureux messages » qui appellent cette âme, vers « le jardin des cantiques » [2] ? Source « à la voix mélodieuse », qui « sanglotes » et répands tes ondes « comme un cœur généreux », es-tu la source dans les bois ou la source de mes souvenirs [3] ? Montagne « à la cime voilée », n'êtes-vous point le génie hautain qui « s'isole pour resplendir » [4] ? Est-ce à l'occident que la mer s'endort, ou dans mon cœur que les bruits s'apaisent [5] ? Cette colline où je m'arrête, est-ce la colline qui domine la plaine ou celle qui partage ma vie [6] ? Il ne faut pas répondre à ces questions ; il ne faut même pas se les poser : elles feraient évanouir le charme et presque le mystère de ces paysages symboliques, où l'inachevé des images agrandit les horizons incertains, et libère les imaginations. A vouloir d'ailleurs les analyser trop minutieusement, ces paysages risqueraient parfois

1. Le Tombeau de David, *Recueillements*, 104-106.
2. Cantique sur la mort de la duchesse de Broglie, *Id.*, 9-10.
3. La Source dans les Bois, *Harmonies*, 117-124.
4. Le Mont Blanc, *Id.*, 177-178.
5. L'Occident, *Id.*, 98-99.
6. Le Passé, *Nouvelles Méditations*, 1-11.

de sembler incohérents : « Arrêtons-nous sur la colline », dit le poète en ouvrant une méditation,

> *Arrêtons-nous sur la colline,*
> à l'heure où, partageant les jours,
> *l'astre du matin qui décline,*
> semble précipiter son cours;

et pour finir :

> *Levons les yeux vers la colline*
> où luit *l'étoile du matin* [1].

Mais cette incohérence du paysage est toute superficielle. L'effet général n'est point désharmonique, parce que l'évolution des sentiments a préparé le renouvellement du décor. L'ensemble, dans sa fluidité légère, offre une traduction subtile de cet état d'âme en mouvement qui commence par la lassitude et finit dans la confiance. La mélancolie du passé s'arrête sur la colline pour regarder ces jours de joie, rapides et fugaces, disparaître vers le couchant. L'espérance de l'éternité s'arrête au pied de la colline, pour contempler le lever de l'aube, l'aube de cette splendeur divine

> qui n'a ni zénith ni déclin;

1. Le Passé, *Nouvelles Méditations*, 1 et 10.

et le paysage lamartinien retrouve son unité dans l'unité même du cœur, « ce cœur de désirs épuisé », mais « que l'espoir éclaire »[1].

1. Variantes des manuscrits du « Passé », pour les strophes XIX, XVII *bis* et XXII ; cf. mon article, déjà cité, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1905, XII, 67-71.

III

LA VIE INTÉGRALE

Car c'est à ce cœur qu'il faut enfin revenir. Si admirable que soit le poète, — pour l'admirer comme il le demandait, — il faut maintenant l'oublier, il faut du moins se souvenir qu'il n'a versé dans sa poésie qu'un peu de cette richesse humaine dont il surabondait. À ceux-là même qui auraient voulu l'enfermer dans ses vers, et semblaient ne lui permettre que de balancer, en poète, des strophes harmonieuses, il fit cette fière réponse : « Permets-moi d'être homme »[1] ! Il l'a été magnifiquement.

Ce fut un fort. La légende a fait de lui un adolescent blond et frêle, gémissant sa tristesse au clair de lune en des poses alanguies, ou, pour rappeler les dures épithètes de Musset, « un rêveur à nacelle », « un pleurard »[2].

1. A Némésis, *Recueillements*, 200.

2. Musset, *La Coupe et les Lèvres*, Dédicace. — N'est-ce pas encore un « pleurard », un Lamartine-fontaine, que nous pré-

Dans le vrai, « le grand diable de Bourgogne », comme il aimait se nommer lui-même en ses jours de folle jeunesse [1], était un rural solide, aimant les grands lévriers de chasse et les chevaux ardents,

pliant leur cou soyeux sous sa main aguerrie,

sentent aujourd'hui les spirituels auteurs d'*A la manière de...*, édit. cit., p. 53-56?

> Je sens, pour saluer l'Auteur de la nature,
> mes larmes déborder de mon cœur à mes yeux.
> O sacrés pleurs! coulez, coulez comme une source!
> Épanchez sur mon sein votre humide cristal,
> ainsi qu'un voyageur au terme de sa course,
> désaltérez mon cœur assoiffé d'idéal!

Et le « Commentaire » ne fait qu'exagérer encore la malice, et aussi l'injustice, de ces vers : « Saisi d'émotion devant la majesté du spectacle qui se présentait à moi, je ne pus retenir un torrent de larmes. Cette eau humecta mon papier... Je revins au logis en tenant avec soin la feuille toute dégoutante de mes pleurs ». Je sais bien qu'on trouverait chez Lamartine des formules et des vers qui paraîtraient tout voisins par les mots, mais leur accent est tout autre. On se rappelle, par exemple, l'ardente prière de Jocelyn (VIIe Époque, 214) :

> Oh coulez! O coulez! mon cœur épanche-toi!
> O terre, bois mes pleurs! Ces pleurs c'est encor moi!
> O sol de mon berceau, que ne puis-je te rendre
> ce corps pétri de toi! que ne puis-je répandre
> toute ma vie en eau de mes yeux épuisés,
> restituer ces pleurs où je les ai puisés,
> comme le filet d'eau qui, lassé de sa course,
> tarit et rentre en terre à deux pas de sa source!

Mais qui ne sent toute la violence, je dirais presque toute l'énergie, de ces pleurs? Qui ne sent, comme le dit Lamartine lui-même, et précisément en cet endroit (p. 213), que le cœur qui se traduit ainsi « parle haut et fort »?

1. C'est lui-même qui signe ainsi sa lettre du 19 août 1809 à Prosper Guichard de Bienassis, *Correspondance*, I, 95.

et les emportant dans un galop de joie vers les rudes collines, « où l'on aspire vos vagues »,

> ô brises du matin, pleines de saveurs vagues,
> et qu'on croit n'épuiser jamais [1].

Personne n'a goûté comme lui cette ivresse physique de la vie robuste et dilatée, cet assainissement de tout le corps par le grand air des champs, ces « frissons délicieux » de la peau fouettée par la rafale [2], « ce délire mélancolique que les grands lacs glacés donnent au patineur », lorsqu'il ondule à leur surface comme « la barque errante » sur les flots [3], cette joie de chanter en marchant, pour rythmer le pas, « quand on est seul et débordant de force, dans les routes solitaires des bois » [4].

N'essayons point de nous le représenter dans les salons de Mme de Raigecourt ou de Mme de Saint-Aulaire, lisant d'une voix mal assurée *Saül* ou *L'Isolement*. Allons plutôt dans la cour de Saint-Point : nous le trouve-

1. La Cloche du Village, *Recueillements*, 134.

2. Lettre à M. d'Escrigny, 4 novembre 1849, *Harmonies*, p. XV-XVI.

3. *Confidences*, livre V, 95-96.

4. Lettre à M. Bruys d'Ouilly, 1er décembre 1838, *Recueillements*, p. III.

rons en veste de laine et en sabots, « son perroquet splendide » perché sur l'épaule, au milieu de ses paons, de ses chevaux et de ses chiens, « allant de la loge du dogue à l'étable du chevrier », heureux avec abandon parmi tout ce pullulement de vie saine et drue[1]. « Je ne suis pas un grand poète, disait-il parfois en souriant, je suis un grand vigneron »[2]. Cette boutade n'est pas sans vérité : Enfant de la terre bourguignonne, il l'a aimée d'un amour de paysan, qui a mis en elle tout son cœur, et qui puise en elle toute sa force. Il y avait chez lui du Cédar. Comme Cédar, il se sentait, à vingt ans, je ne sais quelle flamme d'énergie physique, qui l'exaltait et l'épuisait tout ensemble,

dans le fleuve à grands cris se jetait en courant,
luttait contre la vague et contre le courant,
en ressortait couvert de sa fumante écume,
aspirait l'air du ciel comme un coursier qui hume,

1. Lettre à M. d'Escrigny, 4 novembre 1849, *Harmonies*, p. VIII : cf. encore Charles ALEXANDRE, « Les Vendanges », dans *Souvenirs et Portraits*, III, 319-323, et les *Épisodes de la vie intime d'Alphonse de Lamartine*, par le Dr ORDINAIRE, Mâcon, 1878, p. 54-55 : « Nous nous y rendons (à Saint-Point), et nous voyons apparaître un personnage en toque de velours jauni par le soleil, en pantalon de toile taché, en veste de même étoffe, couverte des résidus d'un perroquet perché sur ses épaules, tenant à la main un sécateur », etc.

2. Charles ALEXANDRE, *Souvenirs sur Lamartine*, *op. cit.*, 297, 429.

puis allait aux pieds de quelque belle fille, ou dans les herbes hautes « se coucher comme un chien »[1]. Il eut une jeunesse fougueuse de « superbe étalon », usant, dans la fatigue de courses folles, un corps de feu et de « poignants désirs »[2]. Il eut une maturité vigoureuse, avec de brusques retours de sève, qu'on devine aisément à quelques demi-confidences de ses lettres et de ses vers[3]. Il fut vieillard robuste, pouvant

1. *Chute d'un Ange*, IIIe Vision, 93-95.

2. *Id.*, XIe Vision, 293.

3. Faut-il rappeler ici l'admirable déclaration de « Novissima Verba », *Harmonies*, 355?

> Femmes, anges mortels, création divine,
> seul rayon dont la vie un moment s'illumine,
> je le dis à cette heure, heure de vérité,
> comme je l'aurais dit quand devant la beauté
> mon cœur épanoui, qui se sentait éclore,
> fondait comme une neige aux rayons de l'aurore :
> je ne regrette rien de ce monde que vous !

Il était alors dans sa quarantième année. Cet ardent émoi devant la femme se prolongea jusqu'aux approches de la cinquantaine. Cf., par exemple, cet aveu de 1838, « La Femme », *Recueillements*, 129 :

> Un regard de quinze ans, s'il daignait y descendre,
> dans mon cœur consumé ne remuerait que cendre,
> cendre de passions qui palpitent toujours !

On trouve le même sentiment dans une lettre à Virieu, 13 janvier 1838, *Correspondance*, III, 445 : « La vie s'affadit chez moi comme chez toi. Seulement chez moi, ce n'est pas par défaut d'activité interne et de feu des passions ». Pour qui sait lire, *Jocelyn* et *La Chute d'un Ange* trahissent à demi-mot ces émotions, ces désirs, ces regrets ; cf. encore Lettres à Virieu, 6 juin 1827, 6 juillet 1828, 16 mars 1829, *Correspondance*, III, 29, 101, 142.

encore à soixante ans, rester trente heures en selle[1] : levé avant le jour, à l'œuvre avant les vignerons de ses vignes, cet homme de soixante-dix ans travaillait comme un jeune ouvrier[2]; succombant à l'effort, mais toujours « intrépide », il disait en se raidissant : « J'aime mieux mourir de travail que de douleur[3] ».

C'est dans cette ardente vitalité du tempérament, qu'il faut chercher la source de la mélancolie et de l'ennui lamartiniens. Quand il a dit, en un jour fameux : *La France s'ennuie*, il avait dit d'abord, pour préparer ce mot, qu'on a si mal compris : « Les générations qui grandissent derrière nous ne sont pas lasses, elles ; elles veulent agir et se fatiguer à leur tour. Quelle action leur avez-vous donnée »[4] ? Son ennui de jeune homme a la même origine. Ce n'est pas la lassitude d'un cœur blasé, c'est au contraire la souffrance d'une ardeur comprimée. Cette mélancolie n'est que le senti-

1. Lettre à M. Dubois, 17 juillet 1850. *Correspondance*, III, 321.

2. *Souvenirs et Portraits*, II, 277-278 ; cf. encore Charles Alexandre. *Souvenirs sur Lamartine*, *op. cit.*, 429.

3. Lettre inédite à M. Dubois, publiée par Jules Claretie : « Les souffrances de Lamartine ». *Le Temps*, 16 octobre 1908 ; Lettre à Charles Alexandre, 8 mars 1856, *Souvenirs sur Lamartine*, *op. cit.*, 339.

4. Discours du 10 janvier 1839, *La France Parlementaire*. édit. cit., II, 148.

ment d'une force qui se heurte à l'obstacle et qui, « ne pouvant s'assouvir, s'attriste »[1]. « J'étais dévoré d'activité intérieure, et on me condamnait à l'immobilité », a-t-il écrit lui-même pour expliquer son *Désespoir*[2]. On ne saurait voir plus clair au dedans de soi ; et l'aspiration au repos, cet envers de la mélancolie, n'est aussi que le désir d'une force qui voudrait s'amputer volontairement, pour moins souffrir de ses limitations.

L'âme de cet homme fut forte comme ses muscles, et même plus forte qu'eux : « Quel muscle » ! disait-il lui-même, en songeant à l'élasticité de son cœur toujours rebondissant ; « c'est un ressort qu'il suffit de presser un peu pour qu'il reprenne vigueur »[3]. Mourant mille fois, ressuscitant toujours, cette « âme intarissable », comme il l'a si souvent nommée[4], ne

1. Le Rossignol, Commentaire, *Recueillements*, 300.

2. Le Désespoir, Commentaire, *Méditations*, 47 ; cf. encore Lettre à M. Bruys d'Ouilly, 1er décembre 1848, *Recueillements*, p. IV : « L'action intérieure ne cessant jamais, il faut bien employer à quelque chose ce superflu de force, qui se convertirait en mélancolie dévorante ».

3. Lettre à M. d'Escrigny, 4 novembre 1849, *Harmonies*, p. VII, et Lettre à Mme de Girardin, 23 novembre 1842, *Correspondance*, IV, 141.

4. Hymne de l'ange de la terre après la destruction du Globe, *Harmonies*, livre IV, 329 ; *Jocelyn*, IIIe Époque, 74 ; Épître à M. Dumas, Raphaël, *Recueillements*, 92, 142.

sentait plus de borne à ses puissances de déploiement et de création :

Couvant ses feux cachés sous la neige des temps,
mer où la vie épanche et repuise ses ondes,
sève dont le principe, à jamais rajeuni,
de forces et de jours tarirait l'infini [1], —

même aux heures d'épuisement et de langueur physique, — elle sentait qu'invinciblement jeune, elle pourrait sans fin « user d'autres corps » [2]. Je sens, disait-il,

je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
pourrait créer un monde en son brûlant essor,
que ma vie userait le temps, que ma pensée,
en remplissant le ciel, déborderait encore [3].

Au reste, les familiers de la poésie lamartinienne ont eu déjà la révélation de cette force, à la seule lecture de ses vers [4]. Ceux qui ne

1. Raphaël, *Recueillements*, 149.

2. Strophe XVII *bis* du « Passé », inédite, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1905, XII, 67.

3. Le Cri de l'Ame, *Harmonies*, 228 : cf. encore Lettre à Virieu, 13 janvier 1838, *Correspondance*, III, 446 : « Je ferai autre chose, car je *ferai* (c'est Lamartine qui souligne) jusqu'à mon dernier jour. Il y a en moi quelque chose de si invincible en impulsion que je vais toujours et me brise souvent ».

4. M. Charles DE POMAIROLS, dans son livre sur Lamartine, où beaucoup d'amour s'unit à beaucoup de finesse (*Lamartine, étude de morale et d'esthétique*, Paris, Hachette, 1889, 2e édition, 1908), est le premier, je crois, à « avoir mis en lumière cette qualité de force insuffisamment reconnue » (p. 92 sqq.).

connaissent que les quatrains lassés, et un peu courts, de *L'Isolement* ou du *Vallon*, ne le connaissent pas. Lui-même, quant il sentit en lui grandir un autre homme, ou plutôt ressusciter l'homme d'autrefois, — il ne vit plus dans ses *Méditations* que les « préludes » de sa vraie poésie :

Ces fragiles roseaux, jouets de ma jeunesse,
ne sauraient contenir le souffle qui m'oppresse :
il n'est point de langage ou de rythme mortel,
ou de clairon de guerre ou de harpe d'autel,
que ne brisât cent fois le souffle de mon âme ;
tout se rompt à son choc et tout fond à sa flamme !
Il a, pour exhaler ses accords éclatants,
aux verbes d'ici-bas renoncé dès longtemps;
il ferait éclater leurs fragiles symboles,
il entrechoquerait des foudres de paroles,
et les hommes diraient en secouant leurs fronts :
qu'il nous parle plus bas, Seigneur, ou nous mour-
[rons[1] !

Il faut avoir lu les *Harmonies*, et les avoir lues encore, pour sentir la puissance rythmique et verbale de ce poète qu'on dit « plaintif et doux »[2]. C'est le plus somptueux et le plus tumultueux déversement de mots, d'images et

1. Pensées en Voyage, *Recueillements*, 225-226.
2. Id., *Id.*, 225.

de sentiments. On a la sensation d'une fécondité qui ne peut tarir, d'un jaillissement que rien n'épuisera. Les comparaisons opulentes, les strophes pressées l'une contre l'autre, les périodes de vers libres aux déroulements infinis, sont soulevées et conduites droit à leur terme, avec une vigueur de poussée qui ferait perdre haleine à tout autre. Et dans ces vers puissants, bouillonne un sentiment plus puissant encore, et qui vient se heurter aux mots comme à une digue. Je voudrais qu'on fît un recueil de Lamartine avec ce titre : *Poèmes virils*, et cette épigraphe :

. . . . . . Le Dieu qui trempa mon âme
dans des torrents de force et de virilités[1].

On lirait dans ce recueil *Bonaparte*, *Le Cri de l'âme*, *Novissima Verba*, *Les Révolutions*, *La Peine de mort*, *A Némésis*, *Utopie*, *Le Toast au Banquet des Gallois et des Bretons*, *La Marseillaise de la Paix*, et tant d'autres poèmes « aux fortes, aux mâles pensées[2] », chefs-d'œuvre aujourd'hui inconnus, qui détruiraient le portrait conventionnel et simpliste que la légende a fait à l'amant d'Elvire. Il ne faut pas oublier que le chantre des *Médita-*

1. Contre la peine de mort, *Nouvelles Méditations*, 366.
2. Id., *Id.*, 367 ; Encore un hymne, *Harmonies*, 206.

tions fut dompteur de chevaux et dompteur de foules ; il ne faut pas tronquer cette belle vie puissante de héros, si riche, si multiple, si peu étriquée, qui chercha « non la durée, mais l'intensité d'existence[1] », qui connut toutes les joies de toutes les activités, et qu'aucune douleur n'étonna.

Après avoir su ce qu'était la fortune, dont il goûta plus que personne ce qu'elle peut offrir d'élégance et de noblesse à la vie, après l'avoir dépensée splendidement en charités insouciantes, après avoir joui comme peu d'hommes de la gloire et des triomphes que donne la foule, il accepta virilement le travail fastidieux dans la misère et dans l'oubli. Lui aussi, et plus qu'un autre, il aurait pu écrire ses *Châtiments*, accumuler « six mille vers d'injures[2] », y rappeler toutes les trahisons et toutes les lâchetés dont il restait le témoin discret, toutes les ingratitudes des flatteurs d'autrefois, qui faisaient alors un humble appel à sa générosité. Mais songeant sans amertume à cette inévitable misère humaine, il ajoutait simplement : « Je ne me venge de rien, grâce à Dieu[3] ». Trop

1. *Voyage en Orient*, I, 402.

2. C'est ainsi qu'il jugeait les *Châtiments :* cf. Charles Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine, op. cit.*, 325.

3. Lettre inédite, déjà citée, à M. Dubois, publiée par Jules Claretie, *Le Temps*, 16 octobre 1908.

puissant, trop conscient de sa force pour sentir la rancune lui effleurer le cœur, il ne sut jamais répondre que par des paroles magnanimes sans fracas, et nobles sans déclamation, aux *Némésis* qui l'avaient insulté. Si peut-être il ne put s'empêcher de les mépriser un peu, il ne parvint pas à les haïr. Faisant, en un soir de vieillesse, l'inventaire de son passé, il pouvait se rendre cette justice, que, de tous les hommes qu'il avait connus, « il n'y en avait aucun pour qui il éprouvât de la haine : je ne me souviens que des bons, disait-il, j'oublie sans effort les autres »[1]. Jamais, parmi le *genus irritabile vatum*, on ne vit poète plus insensible aux morsures de la critique : « Les oiseaux chantent, disait-il encore, les serpents sifflent : Il ne faut pas leur en vouloir[2] ». Ce n'était point là le dédain d'un fat. Ses défauts, qu'il « ne cherchait pas à pallier », il déclarait lui-même « les connaître mieux que personne[3] » ; mais, parce qu'il se sentait supérieur à ses juges, bien loin de les redouter, il les devan-

1. *Souvenirs et Portraits*, III, 4 : *Confidences*, Préface, 13 ; cf. encore *Nouvelles Confidences*, Préambule, 5 : « Je ne voudrais même pas qu'un mot irréfléchi, hostile à quelqu'un, restât après moi contre un des hommes qui me survivront un jour ».

2. Lettre à Victor Hugo, 13 novembre 1823, *Revue de Paris*, 15 avril 1904, p. 675.

3. *La Chute d'un Ange*, Avertissement, p. III.

çait; et, quand, vieillard, il repassa sa vie et relut ses livres, il avoua les faiblesses de son cœur et les défaillances de son génie, avec une franchise, où il entre autant de force sûre d'elle-même que de « fière humiliation[1] ». Il eut les audaces des forts : il aima le péril, les chevauchées lointaines, les entreprises hasardées, le désert et la mer; il n'eut pas peur des idées ; et plus elles étaient aventureuses, moins il les redoutait. Jamais immobilisé dans les siennes, il était prêt à tous les renouvellements, et toujours montait plus haut, pour voir plus loin. Aucune solitude ne l'effraya ; et, comme les forts qui se suffisent à eux-mêmes, « il n'a jamais placé le bonheur que dans la solitude[2] » : solitude du désert, solitude de l'océan, solitude des partis, solitude de la foule, — car « la foule est une solitude[3] », — solitude de la pensée, il les a toutes acceptées avec joie,

1. *Critique de l'Histoire des Girondins par l'auteur des Girondins lui-même, à vingt ans de distance* (*inédite*), Paris, chez l'auteur, 1861 (t. XV des *Œuvres complètes*, t. VII de l'*Histoire des Girondins*) ; cf. p. 18 : « La vie m'a appris à être modeste, et les événements publics comme les événements privés, *qui m'ont écrasé sans m'aplatir*, ne me laissent de mes œuvres et de mes actes qu'une fière humiliation devant les hommes et une humble humilité devant Dieu » ; cf. encore p. 256-260.

2. *Voyage en Orient*, I, 86.

3. *Nouvelles Confidences*, Préambule, 9.

il les a même désirées[1]. Une seule l'attristait, la solitude du cœur :

> La vie est un morne silence,
> où le cœur appelle toujours[2].

Son cœur, à lui, a toujours « appelé », « il a eu des sentiments partout, il a aimé à aimer[3] » ; et il a offert à tous et à tout sa tendresse : non cette tendresse des faibles, qui s'appuient ou se livrent, ni celle des saints, qui se donnent et se dévouent, mais celle des forts, qui se déversent et « s'extravasent », pour employer un mot qui lui était cher[4] :

> Je ne sais quel besoin s'élevait dans son âme
> de répandre son cœur débordant de parfums[5];

besoin d'un « cœur à l'étroit dans sa poitrine[6] », besoin d'une âme qui surabonde de vie, et qui demande d'instinct,

> à répandre sur tout toute sa plénitude[7].

1. Cf. le Discours au banquet du 4 juin 1843 : « Je suis seul, Messieurs »? etc , *La France Parlementaire*, édit. cit., III, 381.

2. Sur la mort du Baron de Vignet, *Recueillements*, 116.

3. Lettre à M. d'Escrigny, 4 novembre 1849, *Harmonies*, p. VIII.

4. Cantique sur un rayon de soleil, Épître à M. Adolphe Dumas, *Recueillements*, 80, 92; *Chute d'un Ange*, Récit, 16, etc.

5. *Chute d'un Ange*. Ve Vision, 152.

6. *Jocelyn*, IIe Époque, 29.

7. *Id.*, IIIe Époque, 74.

Toutes ses tendresses, amoureuses, ou pieuses, ou sociales, — toutes ces tendresses, où il s'est prodigué, sans se tarir et presque sans se donner, — n'ont guère été que des « besoins de se répandre[1] », le jaillissement spontané d'un « cœur trop plein[2] ». Et, comme ce cœur, toujours inépuisé, cherchait toujours quelque océan pour s'y déverser et s'y perdre, il a poussé toutes ses tendresses jusqu'à l'infini, et en a fait, pour ainsi dire, des religions : religion de l'Amour, de la Nature, de l'Humanité, du Souvenir. Sa vie, comme sa poésie, est l'histoire de ces religions ardentes, où, tantôt de la voix, tantôt du geste, toujours avec toute son âme, il a chanté et vécu son inlassable prière, — de ces religions successives, où il a été en quête d'infini à travers et par delà toutes les tendresses d'ici-bas.

1. L'Adoration, *Lectures pour Tous*, 440.

2. *Jocelyn*, Ire Époque, 23. Les textes, eux aussi, « surabondent » : cf. *Jocelyn*, IXe Epoque, 245 : « mon âme, qui déborde de ce besoin d'aimer » ; Réponse aux adieux de sir Walter Scott, *Recueillements*, 216 : « d'un cœur plein l'eau déborde » ; et le quatrain conservé par Charles ALEXANDRE, *Souvenirs sur Lamartine*, *op. cit.*, 191 :

Ces êtres que j'aimais, en qui j'ai répandu
ce cœur qui débordait, etc.

*
* *

Il avait rêvé une fin héroïque en un soir de bataille, il avait envié « ces grands favoris du sort », qui savent arrêter leur action sur un geste de beauté[1], et qui sont hissés tout sanglants

au gibet de la gloire et de la vérité[2].

Le « sort » fit mieux pour lui : il couronna de souffrance obscure cette vie noblement tumultueuse ; et, dans ce triste apaisement du soir, toute la hauteur de l'homme apparut. La foule s'écarta, mais ceux qui avaient le culte de la grandeur humaine se retournèrent vers lui avec une piété plus émue, comme si cette magnanimité des derniers jours faisait rendre un accent plus fier à sa poésie d'autrefois : « Je vous salue, ô le plus noble de tous les hommes » ! lui écrivait le jeune Mistral[3], et George Sand

1. Lettres à Alphonse Karr. *Recueillements*, 272.

2. Ferrare, *Méditations*. 154 ; cf. encore *Cours familier de Littérature*. t. VI, 1858, Entretien XXXV, p. 319 : « La mort seule absout de certains services comme de certaines célébrités. Il faut savoir mourir à propos. Je n'ai pas eu cette bonne fortune ; et j'ai tout fait pour la rencontrer à son heure et à sa place ».

3. Lettre du 9 mai 1859. *Lettres à Lamartine*, édit. cit., 289.

vieillie : « Vous êtes toujours le Roi[1] »! C'est par cet amoureux hommage que tous ceux qui l'ont approché, ou qui ont vécu dans l'intimité de son œuvre, terminent tous leurs discours sur lui. Il est beau de les voir, si différents qu'ils soient par ailleurs, s'incliner dans une acclamation unanime devant celui qu'ils sentent si grand. Il est beau de voir les artistes les plus impeccables, les plus précieux, les plus rares, — un Heredia par exemple, — admirer avec une tendresse toute filiale ce poète sans art, et saluer en ce nouvel Orphée « le héros moderne[2] ». Car c'est là son signe à lui, qu'on ne puisse l'admirer sans l'aimer[3]. D'autres conquièrent l'admiration de haute lutte, ou l'imposent par l'énormité même de leur génie ; l'admiration qu'on donne à Lamartine est une admiration affectueuse, qui se sent séduite, et qui ne peut se détacher ; c'est aussi une admiration reconnaissante, où nous lui disons merci pour nous avoir révélé dans ses vers le mystère de nos propres cœurs, et plus encore peut-être pour nous avoir montré dans sa vie diverse, et toujours belle, un

1. Charles Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, *op. cit.*, 381.

2. *Discours de réception à l'Académie française*, édit. cit., 20.

3. Lettre de Lacretelle à Lamartine, 4 avril 1847. *Lettres à Lamartine*, édit. cit., 229 : « Qui vous admire vous aime ».

exemplaire de très noble humanité. Il est, de tous les poètes français, — sans excepter Racine, et pourtant ! — celui qui a fait avec le plus d'élan, de magnificence, de générosité « le métier de vivre, triste et beau métier[1] » !

1. Lettre à M. Dubois, 11 août 1850, *Correspondance*. IV, 327.

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

